

06.11.2013

Parution

RUE SOMBRE, UNE IMPASSE

Hakim Laâlam, notre confrère du Soir D'Algérie, qui n'est plus à présenter, celui qui anime la chronique quotidienne «Pousse avec eux», passe littéralement à la littérature. Il vient de signer un roman intitulé Rue Sombre au 144 bis aux éditions Koukou.

Hakim Laâlam qui est universitaire, titulaire d'un magistère en littérature et linguistique, exerçant dans le journalisme depuis 1985, avait, a et aura la force de passer outre. Au-delà de la chronique quotidienne, passer à un autre format autre que le billet ou autre éditorial. Un livre, un roman de surcroît, et c'est un passage, sans flagornerie, réussi. Et il augure d'autres livres. Sans jeu de mots, un style pas du tout poussif ! Aussi, dans Rue Sombre au 144 bis, de par un trait cursif, script, limpide, digeste, Hakim Laâlam retrace une tranche de vie d'un journaliste, Selim, qui est condamné, la mort en sursis. Car atteint du cancer. Aussi, l'auteur nous plonge dans l'Algérie actuelle.

UNE COUR DES MIRACLES

Une description d'une cour des miracles grandeur nature. Une immersion dans les hôpitaux, la détresse humaine des cancéreux de l'intérieur du pays, la faillite et le dysfonctionnement de la politique de santé et puis les travers et les errements. Une plongée haletante, en apnée, dans le milieu de la presse, le pouvoir impérieux, l'esprit martial et militaire, le fait du prince... La trame du livre s'articule dans un ballet incessant mnémorique. Des flashbacks portant sur la décennie noire ou rouge et son cortège et autre litanie meurtrière, sanguinaire, terroriste... Et puis, ce climat mortifère, l'inquisition, les faux barrages, la peur, l'angoisse de la fetwa liquidant les intellectuels, les journalistes... Un univers sombre entretenu au courant de sa plume mais avec une lueur d'espoir, et ce, bien que Selim soit rongé et miné par le cancer. Au contraire, il porte un regard lucide. En tant que témoin oculaire de la société, de ses semblables, de l'Algérie... Contre toute attente, alors qu'il devait lutter contre ce mal léthal, Selim sera victime du système, du pouvoir, des pratiques jurassiques et expéditives de l'ineptie dictatoriale se fossilisant dans les hautes sphères à son corps défendant. Un rapport de force : un slogan jurant avec une balle réelle.

Rue Sombre au 144 bis, Hakim Laâlam, Edition Koukou (novembre 2013) , prix : 500 DA

K. Smail

DEBAT AUTOUR DU CORPS, DU SEXE ET DU DESIR AU SILA

«Ecrire est toujours une façon de se mettre à nu»

Le corps, le désir, le sexe et le fantasme sont présents d'une manière ou d'une autre dans la littérature.

Littérature de l'intime, géographie du corps». Thématique vaste mais assez peu abordée dans les débats littéraires en Algérie. Lundi, au 18e Salon international du livre d'Alger (SILA), au Palais des expositions des Pins maritimes, Noureddine Saâdi et Malika Mokeddem ont débattu de cette question. Rachid Moncef, qui a modéré le débat, a rappelé que Rachid Boudjedra a fait «entrer» le corps dans la littérature algérienne d'une manière fracassante dans les années 1970. Youcef Sebti, pour la poésie, en avait fait de même. «Quand j'écris, j'ai l'impression d'habiter un autre corps. L'écriture malmène le corps. L'écrivain ressent de fortes sensations, mais le corps ne bouge pas, reste immobile pendant le temps d'écriture. Il faut sortir de temps à autre, faire de l'exercice pour récupérer son corps», a déclaré Malika Mokeddem.

L'auteure de *Mes hommes* a estimé qu'écrire est un acte intime. «On traîne le micro portable dans le lit pour écrire, dans l'intimité totale. On est avec les personnages. Se lancer à corps perdu dans l'écriture signifie que l'on jette beaucoup de tabous», a-t-elle affirmé, revendiquant le «je» dans son écriture. Elle a cité l'exemple de son roman *Mes hommes*, où elle a décrit ses rapports avec l'autre sexe. «J'ai étudié dans un lycée où il y avait peu de filles. J'étais donc souvent dans un milieu masculin face à eux ou contre eux dans l'affrontement. Le premier homme que j'ai affronté était mon père. Dans ce roman, j'ai exploré toutes les facettes de ma relation aux hommes», a-t-elle confié. L'auteure, de *Je dois tout à ton oubli*, craint de tomber dans la légèreté, dans l'écriture sur l'intime.

«Le défi est d'éviter le roman à l'eau de rose sans avoir peur des tabous.» Pour Noureddine Saâdi, écrire est toujours une façon de se mettre à nu. «Que ce soit dans l'écriture dite d'autofiction où l'auteur croit qu'il raconte sa vie, alors qu'il s'agit que d'écriture, ou dans la fiction élaborée avec une narration et des personnages. Dès lors que l'on écrit, on livre aux autres quelque chose qui relève du domaine de l'intimité. Un livre est toujours révélateur de ce qui est un écrivain», a expliqué l'auteur de *La nuit des origines*. D'après lui, le corps est fantasmé dans la littérature. «Le premier corps qui est en jeu est celui de l'écrivain. Et dans ce rapport et dans cette émotion entre le corps et ce que l'on écrit, il y a quelque chose qui se noue, je crois que c'est la littérature», a-t-il indiqué. Il a souligné que la représentation du corps dans les littératures diffère d'une société à un autre.

«Dans la culture occidentale, on pense qu'il existe une séparation entre le corps et l'âme. Cela vient de la philosophie grecque. L'image du corps a pris de l'ampleur depuis Nietzsche. Il y a une façon de représenter son corps comme si ce corps était l'objet essentiel de son identité», a analysé Noureddine Saâdi. Pour Rachida Moncef, le corps n'a jamais été un enjeu dans les littératures européennes. Avis non partagé par Noureddine Saâdi. «Le XIXe siècle français a été marqué par ce rapport de l'écriture au corps et aux censures», a-t-il précisé, citant l'exemple du procès fait à Gustave Flaubert autour du roman *Madame Bovary* (paru en 1857). Il a rappelé que l'Eglise chrétienne a tout fait pour interdire à la littérature d'exposer les corps...

Fayçal Métaoui

L'AMBASSADEUR BRITANNIQUE AU SALON INTERNATIONAL DU LIVRE D'ALGER

Réouverture du British Council en 2014

En marge d'une animation pour enfants, donnée à l'occasion du 18e SILA par le conteur anglais Mike Dodsworth, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Martyn Roper, a annoncé la réouverture du British Council en 2014, ainsi que d'autres actions en direction de la langue anglaise.

L'ambassadeur de Grande-Bretagne en Algérie, Martyn Roper, a profité de la tenue du Salon international du livre d'Alger pour revenir sur certaines actions entreprises dans le cadre de la promotion de la langue anglaise en Algérie. L'orateur a indiqué : «Compte tenu de l'intérêt de la langue anglaise en Algérie, nous avons augmenté les activités cette année d'une manière importante. Le British Council rouvrira ses portes l'année prochaine. Nous sommes en train de préparer cette réouverture.»

Le British Council, établi en Algérie depuis 1962, avait vu ses activités diminuer durant les années 1990, pour disparaître ensuite totalement. L'ambassadeur a indiqué que la coopération avec le ministère de l'Education nationale a augmenté considérablement. Un programme de formation de professeurs en langue anglaise, en partenariat avec le ministère de l'Education nationale sera lancé au courant de ce mois. «Nous avons élaboré un programme pour soutenir les professeurs et les inspecteurs algériens de langue anglaise. De ce fait, nous avons employé 81 inspecteurs du Royaume-uni», a-t-il déclaré. Pour rappel, près de 400 enseignants et inspecteurs ont bénéficié, au courant de cette année, d'une formation en Grande-Bretagne. Parmi les nouveautés introduites par le Royaume-uni, figure l'établissement d'un nouveau réseau pour les professeurs en langue anglaise. Chaque mois sera sanctionné par des ateliers gratuits, façon judicieuse de favoriser les rencontres et les échanges entre confrères de même profession. De même que sera créé un forum afin de développer la langue anglaise en Algérie.

De son côté, la directrice de la langue anglaise auprès du British Council, Mme Deidre Nicolas, n'a pas caché sa joie de voir défiler au quotidien des milliers d'enfants, accompagnés de leurs parents, au niveau de l'esplanade de la Safex. Ces bambins ont été invités à découvrir le talent avéré d'un conteur anglais, Mike Dodsworth. Ce dernier se plaisait à livrer tous ses messages en langue anglaise facile, aidé en cela par des mimiques très parlantes. «Nous sommes fiers de présenter ce spectacle pendant le SILA, sachant que les enfants algériens s'intéressent à la langue anglaise. Ils veulent apprendre cette langue à tout prix», a-t-il expliqué. Par ailleurs, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Martyn Roper, s'est dit satisfait des bonnes relations bilatérales entre l'Algérie et le Royaume-uni. «Les chiffres commerciaux affichent cette année une augmentation de près de 20%. Les échanges commerciaux entre les deux Etats ont atteint 6,4 milliards de dollars. Nous envisageons d'ici décembre 2013 atteindre 2 milliards en termes d'exportations vers l'Algérie. La Grande-Bretagne est classée pour la première fois le 10e fournisseur de l'Algérie.»

Nacima Chabani

LE SALON INTERNATIONAL DU LIVRE D'ALGER COMME SI VOUS Y ETIEZ!

Le SILA semble contracter de mauvaises habitudes au fil des éditions car ce sont les mêmes livres des mêmes auteurs qui sont mis en exergue à chaque fois. Les habitués du SILA que nous avons croisés ne perdent pas de vue cet aspect. Pour certains il est temps de s'intéresser aux auteurs inconnus, les inviter aux débats... Nous sommes lundi 04 novembre. Il est 17h15, de nouveaux visiteurs par dizaines à pied où en voiture, débarquent à la Safex, pins maritimes, où se tient le salon.

De nombreux algériens venus de plusieurs wilayas du pays se sont rendus au SILA. C'est là que nous avons rencontré Amina Hacimi ,27 ans, de Constantine, qui prépare une thèse de doctorat en littératures francophones. C'est pour la cinquième année consécutive qu'elle se rend au SILA. Comme elle travaille sur un sujet de thèse bien spécifique, elle nous dit "ne pas trouver vraiment son compte durant le SILA. Les romans sont nombreux. La théorie de la littérature se fait très rare." Comme Hacimi Amina s'intéresse tout ce qui se passe au SILA, elle avoue que les conférences qui se tiennent sur la littérature "ont tendance à toujours recevoir les mêmes invités". Selon elle, il y a beaucoup d'auteurs fort intéressants mais inconnus qu'on n'ose pas inviter. Voici son témoignage sonore:

Comme un air de déjà vu:

"Les historiettes sur l'Islam aident mon fils dans ses cours à l'école":

Une jeune dame habitant à Bordj El Kiffan, maman d'un garçon de sept ans achète pour son fils, une histoire sur un prophète. "C'est dans le programme. Le fait de lire une telle ou telle sourate et qu'il reconnaît un prophète cité dans le texte coranique et dont l'histoire est relatée dans le livre que je viens de lui acheter, cela lui permettra de mieux comprendre". La jeune femme est surtout venue au SILA pour travailler, elle occupera tout au long du salon le stand d'une maison d'édition. Elle ne le dit pas clairement mais pour son fils elle ne peut pas se permettre d'acheter des livres. "Je suis payé à 1500 da la journée au SILA, le repas de midi est assuré" affirme-t-elle. Spécialiste en techniques bancaires : "je galère depuis des années pour décrocher un job. En vain" regrette-elle.

Les livres religieux font fureur

Les stands de livres religieux qui réunissent aussi des titres sur les plantes médicinales, la vie pratique, parfois la littérature arabe ancienne, sont des stands qui attirent de nombreux visiteurs . Historiettes de prophètes pour enfants par ci, guides pour apprendre aux parents comment éduquer les filles dans la religion islamique par là ; sans oublier les livres d'interprétation du Coran, interprétation des rêves ou bien des livres qui apprennent au lecteur comment rester serein devant les épreuves de la vie grâce au Coran... Ces sujets semblent passionner de nombreux visiteurs.

L'Histoire plutôt que l'économie :

Pour sa séance de vente dédicace Karim Younès ancien président de l'APN, arrive à attirer de nombreux lecteurs venus de plusieurs wilayas du pays, notamment pour son dernier livre : "*Vingt siècles de*

résistances. Cinquante ans d'indépendance”, et davantage pour son livre *“De la Numidie à l’Algérie. Grandeurs et Ruptures”* parus aux éditions Casbah en 2011.

Par contre au stand des éditions El Itjihad et pour sa séance de vente dédicace Rebah Abdeltif reçoit moins de monde pour son livre qui traite de l'économie algérienne. Dans ce livre, l'auteur parle du développement économique algérien contrarié. Pour lui, "l'Algérie souffre de sous-développement dans tous les domaines". "Nous sommes dans l'impasse" dit-il. Avant d'ajouter qu'en Algérie "on a tout le temps l'impression de prévoir le fameux basculement. Mais en fait nous sommes dans l'impasse".

Voyage au coeur de l'Afrique:

Au stand Esprit Panaf , nous avons rencontré Joseph Fumtim représentant d'une maison d'édition camerounaise. Lors d'une entrevue avec lui, nous avons compris à quel point le livre au Cameroun connaît la même situation qu'en Algérie. Un secteur qui fait face à de multiples entraves, des difficultés de distribution et un pouvoir d'achat tellement faible qu'il ne permet pas aux Camerounais d'acheter des livres. Son témoignage est édifiant. Ecoutez-le:

"On produit des livres qui n'ont pas la facilité de circuler sur le marché":

Ce qui nous a le plus attiré dans le stand de l'éditeur camerounais, ce sont les prix des livres qui sont vraiment abordables, notamment les contes. Des contes dont le contenu nous plongent au coeur du continent africain.

Conte pour enfants édité par les éditions Ifriqya (Cameroun), Prix:200 da

Notre interlocuteur ,représentant des éditions Ifriqya nous a surtout parlé du sort de la littérature jeunesse au Cameroun. Et là encore tout comme en Algérie, la littérature jeunesse est encore aux balbutiements.

« La littérature jeunesse est encore embryonnaire au Cameroun » :

Hamida Mechai